

La poésie tel un tabernacle

André Brochu

Volume 24, numéro 2 (71), hiver 1999

Poésie québécoise et histoire littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201437ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201437ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (1999). La poésie tel un tabernacle. *Voix et Images*, 24(2), 413–416.
<https://doi.org/10.7202/201437ar>

Poésie

La poésie tel un tabernacle

André Brochu, Université de Montréal

Il y a certainement une provocation de la part de Paul-Marie Lapointe, un de nos poètes majeurs, dans le choix de construire tout un recueil¹, fort considérable, sur le mot *tabarnacos*, injure par laquelle les Mexicains d'Acapulco désignent les Québécois. Ces derniers, on le sait, n'ont que le mot « tabarnak » à la bouche... et leurs hôtes en ont fait un trait distinctif.

Voilà donc que la poésie du pays, illustrée par les poètes de l'Hexagone (dont Paul-Marie Lapointe) dans les années soixante, évolue vers une étrange dérision. Le ludisme, comme l'affirme l'exergue emprunté à Georges Perec, se substitue au culte des « grandes majuscules (l'Œuvre, le Style, l'Inspiration, la Vision du monde, les Options fondamentales, le Génie, la Création, etc.) », la référence au pays est déconstruite au profit d'un parcours aléatoire du Mexique, ici image du monde même, virtuellement de l'univers tout entier, à partir des différentes lettres du mot *tabarnacos*. L'entreprise laisse perplexe.

Certes, on peut louer Lapointe d'évacuer de sa poésie tout l'héritage romantique : le moi, le sentiment sont rigoureusement absents, la poésie cesse d'être l'expression de la belle âme. Mais elle cesse, hélas, d'être *expression* tout court et fait penser, de ce point de vue, au projet poétique des parnassiens, qui était essentiellement descriptif. Divers

discours, qu'on pourrait qualifier d'objectifs, prennent la place de l'intériorité chassée : un discours touristique (« Cependant qu'Irapuato, / à quelques lieues de là, / baptisée jadis "Lieu de / Vendeurs d'Eau" et / "Terre Marécageuse", / se recycle : élevage de / bovins et cochons ; / fraises, pois chiches », p. 123) ; un discours historique (« On pense à Pancho Villa / qui accepta, en 1920, / après dix ans de combats / pour la Révolution, / de se retirer à Canutillo / au nord-ouest de Bermejillo, / dans une hacienda / qu'on lui offrit / avec une solde de général », p. 158) ; un discours politique (« Allende, avec son nom / de héros national, souffre peu / des pollutions de Monterrey, / la capitale du Nuevo Leon / envahie par les multinationales / en quête de "cheap labor" », p. 171), ou encore géographique (« à l'est, / le grand rio Balsas qui alimente / le barrage de l'Infiernillo, // au nord, / le rio Tepalcatepec, / au sud, / les rios Carrizal et Cachan... », p. 162). Quand la géographie se spécialise, on aboutit à des images dignes du *National Geographic Magazine* : « ... flamants écarlates / et roses émergent / des cônes de boue, / nids au ras du sol d'où, / maîtres des lieux, / ils s'élanceront / parmi les hérons, / aigrettes, pélicans, / canards et cormorans (p. 160) ». Voilà qui est tout de même joli et pourrait, à la limite, rappeler Chateaubriand...

Où rappeler les premiers poèmes du recueil, ces « Jeux terrestres » et « Jeux célestes » qui sont des merveilles finement ciselées où la sensualité délicate et souveraine, la fantaisie, l'amour de la femme et de la nature se donnent carrière librement, sans programme. Là, Paul-Marie Lapointe ne craint pas d'être lui-même, d'être poète, de faire du Paul-Marie Lapointe comme lui seul peut le faire, pour notre entier ravissement.

*
**

Le deuxième recueil de Corinne Larochelle, *De quelle bouche sommes-nous ?*²², a de quoi inquiéter le lecteur. Dès le titre, il pose toutes sortes de questions simples et parfaitement énigmatiques. C'est que, dans cet univers quotidien que nous reconnaissons bien, il change radicalement la perspective: comme si tout avait été déconstruit, et que le poète réinventait tranquillement les relations entre les objets, les lieux, ou entre les êtres et les choses. C'est ainsi que ce qui est le plus proche de soi, le corps, est directement superposé aux réalités les plus vastes, agit sur elles: «j'emprunte deux nuances à la nuit / avant de refermer l'océan» (p. 20).

Est-ce là affirmer un pouvoir de l'homme sur le monde? Ou rêver ce pouvoir? Il s'agirait plutôt de suggérer, sur la base d'une absence partiellement constatée, décrétée, assumée, l'indivision de soi et de l'autre, de l'homme et de la nature, telle que la dimension virtuelle l'inscrit dans la vie et la connaissance modernes.

Le fait premier du désert, figure spatiale de l'absence, est à l'origine

d'une prolifération d'objets qui n'a rien d'abstrait:

coussin de plumes
où se réfugient les colliers
les mitaines, les carcasses
d'oiseaux
les cartes postales
chaque objet donné
à la figure de ton ombre

tout s'accumule
merveilles tombées du nid
dès le premier visage
du premier désert (p. 21)

C'est bien le désert qui permet la prolifération des choses. Tout surgit de l'absence, et des traces qui la composent:

les traces se touchent entre elles
puis forment la goutte d'eau
qui contient la lune (p. 72)

Au terme de la recombinaison du monde, des objets et des êtres chaleureux peuvent surgir. Sans doute sont-ils privés de matière, mais non de vie: «En écho à la matière enfuie / les objets prennent des éclats neufs [...]» (p. 55).

Corinne Larochelle est à l'orée de ce nouveau monde, dont la logique intime, loin du substantialisme, est également loin du formalisme. Si je ne me trompe, il s'agit bien d'un virtualisme qui refait, complète, corrige la représentation du moi et du monde, du réel, sur la base d'un désir libéré de toute référence à un préalable fondement du monde — à une transcendance.

Les objets y prennent une saveur toute neuve, et les notations les plus simples nous laissent éberlués — peut-être bien blessés.

Sans doute l'auteure n'est-elle qu'au début de son aventure poétique. Mais ce qu'elle nous offre

est un renouvellement majeur du regard sur les choses.

*
**

C'est un bien drôle de langage que Patrick Lèveillé³, lui aussi un très jeune poète, nous donne à ingurgiter dans *Streptocoques jazz*⁴. On pourrait parler d'un retour au surréalisme, dans la mesure où des réalités quotidiennes se trouvent soustraites à leur logique contextuelle et accouplées, mariées fort abruptement («des glandes de lune dans mes narines juives», p. 65); où les distances entre les *quiddités* les plus diverses sont abolies. Mais, à la différence du surréalisme, l'étendue des croisements déborde de loin les seuls objets matériels; tout est susceptible d'être mis en rapport avec tout. Et le *je* est partout présent, ce qui confère une dimension fortement expressive au discours.

Langage de révolte? On le croirait volontiers à la lecture de certains énoncés violents ou vulgaires («la journée se torche sur moi une dernière fois» (p. 45); «j'ai vécu en moi comme un mal de mer / en smegma de poutine clown de crasses / flot farcins de matelozoïdes / flot féroce flot d'ancre dans l'anus...» p. 76). Cette violence est rafraîchissante, donnant lieu à une invention continue de formules neuves et d'une grande force d'impact. «Je suis trop cochon pour castrer ma sueur», affirme un titre (p. 72). Ce genre d'énoncés, à la fois simple et très complexe, confère à l'impertinence sémantique une vigueur et une innocence qui rappellent Rimbaud, grand maître de cette rhétorique qui a révolutionné la poésie française.

La violence, toutefois, semble s'exercer pour elle-même, sans cible beaucoup plus précise que les contraintes de l'existence et les insuffisances du moi. Ce premier recueil fait entendre une voix qui s'exerce et qui s'affirme déjà avec éclat, d'ailleurs sur la base d'une référence à l'ensemble des voix poétiques qui comptent, puisque les nombreux exergues font une place aussi bien à Denis Vanier et Lucien Francoeur qu'à Serge Patrice Thibodeau, Paul-Marie Lapointe ou Alphonse Piché.

Le langage volontiers chaotique, qui brasse la pâte des mots et des fantasmes conjugués pour en faire surgir des «horreurs boréales» (p. 31), évoluera sans doute vers plus de rigueur, sémantique et syntaxique. Tel quel, il impressionne déjà, et très favorablement.

*
**

Je sors un peu ébranlé de la lecture du dernier recueil de François Charron⁵. *Éloge de l'inconnu*, comme tous les recueils de l'auteur, est fortement *écrit*, aligne des pages et des pages d'un langage homogène, avec de menues différences de thèmes et de formes pour chacune des quatre sections qui le composent. Mais une impression de fabriqué me poursuit d'un bout à l'autre, devant ces suites inlassables d'énoncés sybillins, au sens indécidable, qui dosent l'inspiré et le trivial, le sublime et le vulgaire, le quotidien et le métaphysique, le narcissisme et l'universel. Que faire d'un vers comme: «Je viens de là où la forêt est étrangère aux accusations (p. 102)», si la suite du poème n'explicite pas l'idée suggérée

par la somptueuse affirmation? Or, Charron ne développe pas. Chaque page contient un poème, mais le poème est fait de dix, vingt affirmations superposées qui n'ont le plus souvent aucun rapport entre elles, qui n'ont tout au plus en commun qu'une tonalité assertive vaguement apparentée.

Unissant la grammaire aux
poumons,
je serai toujours un débutant un
peu écerelé
qui se met au service d'un excès
de phrases louches (p. 128)

écrit le poète dans un accès de sincérité — dont on fera bien de se méfier, sans doute. Mais il est vrai que l'unité naturelle du discours, chez Charron, est la phrase, non le poème; d'où l'aptitude à remplir un recueil de blocs de langage identiques, reprenant tous la même formule, comme on fabrique une exposition de toiles qui se conforment au même programme.

**

Je signale, pour finir, la réédition en un seul volume de trois textes enlevants de Nicole Brossard⁶, *Amantes*, *Le sens apparent* et *Sous la langue*. On y trouve la lucide et fière démarche d'écriture qui allie théorie et fiction, que nous connaissons, et un souffle charnel d'une densité et d'une vérité peu souvent égalées dans nos lettres.

1. Paul-Marie Lapointe, *Le sacre*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 318 p.
2. Corinne Larochelle, *De quelle bouche sommes-nous ?*, Saint-Hippolyte, Le Noroît, 1998, 74 p.
3. Ne pas confondre avec Patrick Lafontaine, auteur de *L'ambition du vide* (Le Noroît, 1997) et récipiendaire du prix Émile-Nelligan.
4. Patrick Léveillé, *Streptocoques jazz*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 82 p.
5. François Charron, *Éloge de l'inconnu*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 138 p.
6. Nicole Brossard, *Amantes*, suivi de *Le sens apparent* et de *Sous la langue*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 200 p.